

Jean-Claude KAUFMANN

LA FEMME
SEULE
ET LE PRINCE
CHARMANT

(Enquête sur la vie en solo)

ARMAND COLIN

Parmi les récentes parutions de l'auteur

Un lit pour deux, J.-C. Lattès, 2015

Identités, la bombe à retardement, Textuel, 2014

La trame conjugale, 2^e édition, Armand Colin, 2014

La guerre des fesses, J.-C. Lattès, 2013

Oser le couple, Armand Colin, 2012, rééd. Le Livre de Poche, 2013

Le Sac, J.-C. Lattès, rééd. Le Livre de Poche, 2012


Quand je est un autre, Armand Colin, 2008, rééd. Pluriel, 2012

Pour vous informer sur l'actualité de l'auteur, vous pouvez consulter son blog : www.jckaufmann.fr

Maquette de couverture : ©Misteratomic

La 2^e édition de ce texte a paru en 2006 aux éditions Armand Colin dans la collection « Individu et Société », dirigée par François de Singly.

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



©Armand Colin, 2015 pour cette nouvelle édition

Armand Colin est une marque de

Dunod Éditeur, 5 rue Laromiguière, 75005 Paris

ISBN : 978-2-200-60152-2

www.armand-colin.fr

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

à la nouvelle édition

J'en étais là, hier soir, de la rédaction de cette préface, quand je me suis offert un petit moment de détente. Installé dans mon canapé, j'ai regardé à la télé la rediffusion d'un film que j'avais déjà vu trois ou quatre fois, *Pretty woman*. J'ai constaté qu'il n'avait toujours pas pris une ride, parce qu'il illustre parfaitement le nouvel idéal de la rencontre amoureuse. Ces images encore plein la tête ce matin, permettez-moi d'utiliser ce film pour expliquer ce que la quête du prince charmant conserve de très actuel.

Pretty woman est indubitablement un conte de fées, un conte de fée moderne, où le prince est PDG, les châteaux sont des palaces, et les carrosses des limousines; mais un vrai conte de fées quand même. C'est d'ailleurs là tout son charme, ce qui explique le succès du film. Car autant que de vérité pure et dure nous avons besoin de fables merveilleuses, et nous avons besoin d'y croire. Pour nous consoler des tristesses et limites de la vie réelle, mais aussi, et ici le sujet devient beaucoup plus intéressant, pour nous aider à inventer l'avenir. Malgré son décorum souvent moyenâgeux (le cheval blanc semble indéboulonnable !), l'imaginaire du prince charmant est en réalité on ne peut plus moderne. De ce point de vue aussi, *Pretty woman* est typiquement de notre époque. Le paradoxe est même le suivant : plus notre société de l'information s'enfonce dans la rationalité réflexive à propos de la vie privée, plus nous avons besoin de recoller les fragmenta-

tions infinies produites par cette pensée critique. Et pour ce faire, rien ne vaut une trame narrative idéalisée, donnant des directions espérées à nos scénarios d'existence. *Pretty woman*, fable dont on ne peut sérieusement croire un seul instant qu'elle puisse se réaliser réellement, est pourtant, par les millions de spectateurs et spectatrices qui se la sont accaparée et sont entrés en travail sur eux-mêmes en l'utilisant, au cœur de la fabrication de la vraie vie.

L'imaginaire du prince charmant ne parle pas seulement d'amour. Le rêve intime le plus profond est de rompre avec les pesanteurs répétitives du quotidien pour nous envoler (dans cet exercice le cheval blanc à nouveau s'impose et défie les lois de la gravité !) vers une légèreté existentielle où les vibrations sont plus intenses. De devenir plus vivant, et de changer de vie. De ce point de vue, le parcours de Vivian Ward/Julia Roberts est emblématique : même ses « habitus corporels », pour parler comme Bourdieu, se transforment. Elle devient totalement une autre, rayonnante d'assurance et de beauté. À défaut d'une mutation aussi radicale, l'espoir est malgré tout de décoller un peu, de se libérer des semelles de plomb ordinaires. Le prince charmant est l'instrument d'une révolution identitaire. Comme Richard Gere, le vrai prince, dans tous les rêves, est beau, très beau, c'est évident et unanimement reconnu. Mais selon des définitions multiples, correspondant aux divers goûts des soupirantes. D'une beauté quelque peu magique : c'est justement ce qui le distingue des princes à la petite semaine. Qu'y a-t-il dans cette magie ? De l'éclat, de la lumière, la force de l'évidence. Ainsi que de la résonance intime. Car le prince n'est pas prince seulement parce qu'il est beau mais par la grâce des vibrations qu'il sait transmettre. Il arrache au quotidien, à la grisaille, il entraîne vers un ailleurs inconnu et féérique.

Chacun se raconte des histoires, et guette les histoires d'autrui pour nourrir son imagination. Proposer de nouvelles histoires est devenu une nécessité pour la société, au même titre que produire du blé ou de l'acier. À travers le roman, le cinéma, la télévision

ou la chanson, une infinité de formes narratives sont continuellement diffusées, et nous enveloppent dans nombre de nos activités quotidiennes, nous suggérant des scripts répondant aux nouvelles questions de notre temps. Certes raconter des histoires (et raconter des histoires dessinant les lignes du futur) n'est pas nouveau pour la société. Les mythes furent même à son fondement. Mais les histoires d'aujourd'hui se sont démultipliées et fragmentées en catégories de toutes sortes, touchant de toujours plus près aux préoccupations personnelles et intimes. Et, chacun se sentant créateur de lui-même, l'activité est de moins en moins réservée à des institutions spécialisées comme le cinéma ou la littérature. L'autobiographie notamment s'est transformée en exercice de masse, et explose actuellement sur les blogs. Car raconter son histoire est presque aussi important que se la raconter. Il est ainsi beaucoup d'histoires d'amour qui se vivent surtout pour donner matière à récit dans le groupe de copains ou de copines. L'essentiel reste cependant le dialogue intérieur entre l'expérience vécue et sa mise en récit, les histoires de soi que chacun se raconte. Le récit est l'instrument par lequel l'individu cherche à forcer son destin. Entre l'expérience vécue et le récit, il est souvent bien difficile de dire ce qui est le plus moteur et domine. L'omniprésence de l'imaginaire du prince charmant dans la société montre ainsi la force que peuvent atteindre des scénarios guidant l'existence, l'aspirante amoureuse travaillant avec acharnement le concret pour tenter de l'incorporer au récit. Or, dans ce même domaine des relations amoureuses, les petits arrangements avec l'idéal montrent au contraire la place considérable prise aujourd'hui par l'expérience vécue. Tout se passe comme si l'individu moderne rêvait plus fort sa vie pour la construire à son idée, tout en étant extraordinairement attentif à ce que son rêve ne soit pas que du vent, et à ce qu'il perçoit réellement de ce qu'il est en train de vivre. Il y a là manifestement une contradiction, de plus en plus aiguë, une contradiction fondamentalement entre deux formes de subjectivité. La subjectivité narrative à vertu identitaire, qui

ferme le sens sous une forme dynamique par le récit. Et une subjectivité réflexive beaucoup plus expérimentale et ouverte, qui s'inscrit dans le vaste mouvement historique de domination du social par la science. Un temps pour les belles histoires, un temps pour la réalité crue regardée à la loupe.

L'erreur à ne pas commettre serait cependant de renvoyer la réception de *Pretty woman* dans le seul univers de l'imaginaire de consolation, l'identification passagère dont on a clairement conscience qu'il ne s'agit que d'un rêve. Car les fictions utilisées pour nourrir nos propres histoires construisent tout autant l'avenir que nos visions plus froides et critiques. Le monde serait un enfer mental invivable sans les histoires que nous nous racontons. Prenons le seul exemple de la rencontre amoureuse. Elle n'a pas, de tout temps, constitué un moment fondateur. Dans les sociétés premières notamment, c'est la place occupée dans un lignage qui définissait avec qui chacun devait se marier. Plus près de nous, dans la société féodale, ce sont les familles qui décidaient de la formation du couple selon leurs intérêts et leurs idées, et non les conjoints qui se choisissaient eux-mêmes. Contre ce poids implacable de l'institution, la littérature entra en guerre, au nom de l'amour et de la liberté. Mais, aussi beaux aient été les récits, aussi enflammées les passions, les amants n'auraient jamais réussi à se déprendre des institutions si n'avait été inventé un artifice, l'idée du destin amoureux. Le sentiment fut considéré comme étant de l'ordre du divin, associant un homme et une femme inéluctablement faits pour vivre ensemble et avec nul autre partenaire (le divorce étant donc une incongruité), la rencontre (forcément éclatante) étant une révélation de cette fatalité. Seule une telle destinée amoureuse pouvait créer l'évidence et la force d'attachement au destin social.

Le problème est que cette conception perdue, bien au-delà de l'époque qui l'avait rendue nécessaire. Alors que les individus ne sont plus prisonniers des carcans d'autrefois et que la pensée de type rationnel est censée désormais guider les conduites,

l'idée du destin amoureux fait de la résistance et se refuse à mourir. Qu'importent les échecs conjugaux répétés, les indécisions continuelles, les bribes de belles histoires avec des partenaires différents : on voudrait continuer à croire que quelque part une personne et une seule nous correspond vraiment et nous attend. Nous nous refusons à accepter le caractère profondément humain (donc changeant et relatif) de l'amour. J'ai été très surpris, dans l'enquête que j'ai menée pour ce livre, de constater le nombre considérable de fois où l'imaginaire du prince charmant dérive vers la conviction d'une prédestination amoureuse. La femme alors vit son rêve en étant sûre qu'un jour elle LE rencontrera, que C'EST ÉCRIT quelque part. Une telle position de pure attente, anachronique, fait actuellement des ravages, en brisant dès le départ des histoires qui auraient pu commencer, mais qui sont rejetées pour cause d'absence d'éblouissement fondateur, donc de non-conformité au code de la vraie rencontre.

La société est pourtant entraînée dans une tout autre direction : l'irréversible prise de conscience de la fin du destin amoureux. Il n'existe pas une personne qui nous correspond, mais des centaines, des milliers. En amour comme dans tous les autres domaines désormais, le pauvre individu de notre modernité doit s'impliquer, et choisir. Il s'agit même sans doute du choix le plus important de son existence. En amour cependant, la méthode est quelque peu différente. Certes, beaucoup sont tentés (puisqu'il faut abandonner l'idée d'un destin) de basculer vers une rationalité radicale, inventant un nouveau consumérisme, où l'on sélectionne parmi des candidats comme parmi des produits. Sur les sites de rencontre notamment, il n'est pas rare que chacun évalue, compare, teste les prétendants, cependant que ceux-ci apprennent à se vendre avec un art consommé du packaging. Hélas, passé le premier temps de griserie provoquée par l'abondance et l'accessibilité des individus-produits (tant d'hommes accessibles à portée de clic !), la suite ouvre souvent sur la fatigue et la désespérance du choix trop grand qui tue le choix. Impossible de se décider,

comparaison faite, il y a toujours un autre qui paraît mieux sur certains aspects.

Heureusement donc, un homme (ou une femme) ne se choisit pas comme un pot de yaourt. L'amour, même s'il change (et il change très vite aujourd'hui), reste un art singulier, qui n'intègre que de façon partielle la pensée critique. Un art reposant essentiellement sur deux principes. Primo : savoir s'abandonner et vivre la magie de l'instant qui nous transforme (même si nous devons désormais contrôler un peu où nous mènent ces élans). Secundo : pour préparer l'avenir et guider nos recherches, préférer les images et les histoires à l'intellect trop froid qui risquerait de nous faire dériver vers l'impasse consumériste. Ici l'imaginaire du prince charmant s'avère être un outil précieux. Il dresse des scénarios. Un peu trop beaux bien sûr, mais il faut bien rêver pour exciter le désir. Des scénarios changeants et aux contours souvent flous, mais c'est justement en cela qu'ils permettent de ne pas faire écran au réel et de pouvoir s'abandonner à l'instant. Le seul risque est dans la mauvaise maîtrise de l'instrument, quand justement l'adhésion au rêve est si forte qu'il fait écran au réel, surtout lorsque la croyance à la prédestination amoureuse incite seulement à attendre, sans rien faire. Tel n'est certainement pas le cas de *Pretty woman*, qui réalise son rêve des étoiles dans les yeux mais sans s'y perdre, avec dynamisme, efficacité et même pragmatisme (voire parfois, j'ose à peine le dire, un peu de roublardise). Elle est notre Cendrillon contemporaine.

D'une certaine manière, ce livre raconte un conte très moderne : comment devenir Cendrillon aujourd'hui.

Introduction

Ce livre raconte une histoire, celle du couple étrange formé par la femme seule et le Prince charmant. Sorte de conte moderne. Mais aussi histoire vraie. La femme seule en est le personnage central : elle sera omniprésente tout au long du récit. Et bien vivante : décrite dans ses moindres faits et gestes, épiée dans ses rêves et pensées. Le Prince¹ n'apparaîtra que de temps en temps, figure ambiguë. Cliché suranné exagérément convoqué pour notre époque moderne ? Il faudra attendre la fin de l'histoire pour juger.

Ce livre ne se contente pas de raconter une histoire. Autant l'avouer d'emblée : elle n'est en vérité qu'un prétexte, un fil d'Ariane qui guidera nos pas dans l'analyse de la vie en solo, inextricable labyrinthe où l'on risquerait de se perdre. Le lecteur pourra cependant choisir le prétexte plutôt que l'analyse, et, survolant quelques chapitres, suivre les aventures du Prince et de notre moderne Cendrillon.

1. L'incessant voyage du Prince charmant entre monde imaginaire et réalité brouille l'analyse : de qui parle-t-on ? La femme qui rêve au Prince des contes de fées sait bien qu'il est un personnage (merveilleux mais) fictif. Alors que celle qui cherche prosaïquement l'homme qui convient en l'appelant son prince se contente de jeter une poudre d'étoiles sur un ordinaire regardé crûment. Elle peut croire au prince car il n'en est plus véritablement un. Pour distinguer ces deux figures très différentes, le vrai Prince, celui des rêves, aura le privilège d'arborer une majuscule, alors que celui qui déchoit dans la banalité perdra cet honneur. Il y a Prince et prince.

Il est toutefois conseillé de préférer l'analyse, qui constitue l'essentiel.

Je travaille sur la question de la vie hors couple et de la solitude depuis huit ans. Pendant longtemps je n'ai débouché que sur la mise en évidence de nouvelles catégories et questions toujours plus particulières et nombreuses : l'isolement masculin dans le monde paysan, le sentiment de solitude chez les femmes mariées au foyer, etc. L'accumulation de spécificités sans ligne directrice finit à un certain point par produire un effet de brouillage. C'est le paradoxe du savoir atomisé : plus on en sait, moins on sait. Et moins on sait, moins on peut dire, clairement, fortement. Or telle est justement l'attente de ceux et de celles qui vivent en solo : entendre enfin un message clair, qui donne les raisons de cette existence bizarre, qui aide à des prises de décision engageant l'avenir.

C'est donc l'optique qui a été prise : grâce au fil d'Ariane, tout faire pour comprendre le processus central, quitte à négliger les catégories particulières et marginales. Rien donc ne sera dit sur les difficultés des agriculteurs pour former un couple, sur la solitude des femmes au foyer, et sur mille autres micro-contextes problématiques. Rien non plus sur l'isolement des personnes âgées. Et très peu sur les hommes. Il ne s'agit certes pas d'une catégorie marginale, et cette absence pourra être regrettée. Mais c'est le prix à payer pour creuser tout sujet, surtout quand ses contenus sont complexes : il faut privilégier le centre.

Ici le centre était indiscutablement féminin, et choisir les femmes n'avait rien d'arbitraire. Comme n'avait rien d'arbitraire le groupe d'âge privilégié : entre 20 et 50 ans. Car la mécanique sociale qui sera détaillée dans les pages qui suivent y fonctionne au maximum de sa puissance. Nous verrons de quelle façon la vie en solo amalgame deux composantes contradictoires : la vie à un est une vie en deux. À cause d'un modèle secret de la vie privée, qui attribue une autre place aux femmes de cet âge : dévouées corps et âme à la famille. Entre pulsions d'autono-

mie et pressions du modèle secret, la femme seule est dans l'œil du cyclone, déchirée, réfléchissant sans cesse au pourquoi et au comment de cette existence déchirée. Écrivant aussi beaucoup sur elle-même : c'est grâce à l'analyse d'un corpus de lettres que nous voyagerons dans l'intimité des pensées. La description des aspects plus factuels (notamment le portrait dessiné dans la deuxième partie) repose également sur des synthèses de travaux et des études quantitatives.

Sur de nombreux points la vie en solo des hommes ressemble pourtant à celle des femmes. Ils s'engagent dans cette trajectoire biographique avec la même énergie insouciance, la même soif de construire leur vie à leur idée. Puis vient de même le temps des questions et des doutes. Parfois les morsures d'une solitude dont la froideur n'a rien à envier à son pendant féminin ; l'envie de famille, de bébés (c'est toujours l'absence qui fait le plus rêver), d'une chaleur proche et d'une reconnaissance sociale, d'une tranquillité et d'une normalité domestiques. Les hommes seuls pourront donc lire ce livre et se reconnaître en maints passages : les régressions au creux du chez-soi, les brusques sorties (« Ce soir je vais la trouver »), le plaisir et la douleur de la légèreté existentielle, etc. Ils auront toutefois souvent la surprise de voir les mécanismes qui structurent leur propre quotidien mais en plus net, en plus marqué : le côté féminin permet d'observer à la loupe. Nous verrons par exemple dans la troisième partie comment la « logique de la carapace » pousse les femmes seules à se présenter sous leur apparence positive, et à construire leur identité à partir du regard des autres légitimant cette moitié d'elles-mêmes. Les hommes entrent aussi dans ce processus, mais moins fortement, avouant plus facilement leurs déchirements intérieurs. Chez eux, la « logique de la carapace » ne se développe pas jusqu'au « paradoxe de l'allure » qui finit par piéger certaines femmes devenues trop impressionnantes et parfaites pour rester abordables.

La vie en solo ne se décline pas nécessairement en solitude (cette dernière ne s'exprime que lorsque l'autonomie n'est pas assumée), mais il est vrai que la solitude est fréquente. Comprenons-nous bien : la solitude des hommes n'est pas moins forte que celle des femmes. Bien qu'il s'agisse d'une donnée difficilement mesurable, il est même probable qu'elle soit légèrement plus importante. Parce que les hommes ont l'habitude d'être entourés et soutenus affectivement par une présence féminine (la mère, la femme dévouée) ; parce qu'ils sont moins autonomes dans leur organisation domestique. Il leur manque soudainement un appui essentiel ; c'est une solitude concrète, à l'état brut. Sous des formes un peu différentes (plutôt le bras protecteur que le dévouement), ce vide de l'absence se retrouve du côté femmes, parfois intensément dans la mesure où l'attente conjugale y est traditionnellement plus conséquente. Mais il n'est qu'un des éléments participant au tumulte intérieur. Plus forte est la mécanique sociale : la solitude est insaisissable, produite par une extériorité étrange. Pour le sociologue, il est évident que c'est là qu'il y a le plus à chercher.

La première partie plantera le décor, notamment historique : d'où vient cette augmentation régulière et considérable du nombre des solos ? La deuxième nous entraînera dans divers détails de la vie quotidienne, pour dresser un portrait qui ne pourrait avoir cette cohérence d'ensemble s'il n'était le produit de la mécanique sociale. La troisième partie enfin livrera la clé d'explication principale : la trajectoire d'autonomie. La femme seule s'y trouve entraînée malgré elle, et condamnée à la renforcer pour mieux vivre son présent. Dès lors se déchaîne en elle une guerre sans merci entre deux perspectives identitaires radicalement différentes : femme dévouée (à une hypothétique famille) ou femme autonome ? La question revient de façon obsédante.

Dans un livre précédent, *Le Cœur à l'ouvrage*, j'analyse comment la famille se structure en s'arrimant au poids du quotidien,

et comment l'identité individuelle à son tour est construite par ce poids des objets et des habitudes familiales. Nous verrons ici l'autre versant possible de la réalisation de soi. Non plus la stabilité et le calme procurés par la masse immobilisante du concret. Mais au contraire l'incertitude et la légèreté d'une identité flottant au gré des pensées. Le fait que la révolte ménagère occupe chez les femmes seules une place centrale n'est pas dû au hasard. Car la charge domestique est justement le symbole et la marque de l'autre choix identitaire (la famille), pesant particulièrement sur les femmes, les fixant dans un ordre des choses héritier d'un lointain passé. La trajectoire d'autonomie les propulse à l'opposé dans un univers inconnu et ouvert. Les plaisirs les plus forts viennent de cette liberté du quotidien : ne faire que ce que l'on veut, quand l'on veut, ne pas cuisiner, grignoter sur le pouce. Mais aussi les troubles les plus perturbants : quel est le sens de cette vie sans cadres où rien n'attache à rien ? Les rêves s'entrechoquent dans des directions contraires, et le Prince change de visage selon les attentes du moment. Il se transforme en une sorte de mari-papa tranquille quand l'idée est de s'engager à n'importe quel prix dans la carrière familiale ; il reste superbe de perfection irréaliste quand l'autonomie associée à l'idéal amoureux (qui pousse à ne pas se résigner à la médiocrité) demeurent les valeurs suprêmes.

Il n'existe pas d'équivalent du Prince charmant du côté hommes. Car, qu'il s'agisse de l'engagement familial ou de l'idéal amoureux, les ambitions sont plus limitées. Les hommes rêvent à la famille et à l'amour, de plus en plus, mais encore beaucoup moins que les femmes. Les solitudes masculines peuvent être très dures à vivre ; elles constituent cependant pour l'essentiel une affaire privée. C'est la grande différence avec les femmes, pour qui la vie en solo est à la fois une affaire privée et une affaire publique, intéressant l'ensemble de la société. En s'aventurant dans la trajectoire d'autonomie en effet, elles prennent une décision qui n'engage pas qu'elles-mêmes : elles remettent en cause

une structure de base (la famille, fondée sur le rôle de la femme dévouée), menaçant tout l'édifice social.

Nous n'en sommes sans doute qu'aux premières questions posées par l'irrépressible essor du mouvement des femmes autonomes.

Première partie

Existe-t-il un modèle de vie privée ?

Pourquoi tant de personnes vivant seules ? Pourquoi leur nombre continue-t-il à augmenter, année après année, inexorablement ? La réponse à cette question est rarement donnée. Parce qu'elle est difficile à entendre, qu'elle bouscule trop d'interdits, qu'elle remet en cause un socle essentiel de notre société.

Avec la prudence qui donc s'impose, je vais tenter de fournir quelques éléments. En commençant par un regard sur notre passé : d'où vient ce mouvement, qui pousse aujourd'hui des millions d'hommes et de femmes, souvent malgré eux, à agir ainsi ?

1

Vivre à un : une longue histoire

L'histoire du célibat reste à écrire (Knibiehler, 1991), « autrement qu'en termes de dérision, d'exceptionnalité voire d'anormalité » (Farge, Klapisch-Zuber, 1984, p. 296), en particulier celle des femmes. Il n'est évidemment pas question, en quelques pages introductives, de réaliser ici cet objectif ambitieux, que d'autres désormais ont bien engagé (Bologne, 2004). Un survol est cependant nécessaire, pour tenter de comprendre d'où vient le long mouvement de la vie en solo. Le lecteur, je l'espère, pardonnera la témérité qui me pousse à jongler en trois lignes avec les siècles, à dessiner des schémas d'évolution sans doute trop nets pour l'épaisseur contradictoire dont est fait le social. Mais il importe de tenter d'y voir un peu plus clair.

Ce que fut le mariage

Nous savons aujourd'hui que les premières sociétés humaines furent extraordinairement diverses. Elles utilisèrent pourtant les mêmes instruments pour se constituer. La religion, forme originelle du lien social. Et le mariage. Le mariage n'est pas une petite affaire ni une question uniquement privée ; il est au fondement des civilisations et a traversé l'histoire de l'humanité. Les ethnologues préfèrent parler d'alliance. Ce terme illustre

la fonction initiale du mariage : il permit à des petits groupes (en « échangeant les femmes » selon une procédure codifiée) de s'unir dans des communautés plus larges et ainsi d'éviter la guerre.

Dire que le mariage occupa une place centrale dès l'origine n'informe cependant en rien sur les modalités concrètes de la vie conjugale, très différentes de celles de notre époque, et très différentes d'un groupe à l'autre. Dans certaines sociétés par exemple, les conjoints vivaient dans des habitations séparées. L'important était le lien de parenté scellé par le mariage, attachant deux familles, deux groupes sociaux. Mais aussi deux personnes particulières : question d'ordre public et d'intérêt collectif, le mariage passait en effet nécessairement par l'union personnelle de deux individus.

Ce terme d'union doit être pris dans son sens le plus fort : ne faire qu'un. Le couple moderne a ouvert la voie d'une communication inter-subjective toujours plus intime entre partenaires (Luhmann, 1990). Parallèlement pourtant l'autonomie individuelle se renforce, ce qui amène à des ruptures d'un contrat d'alliance qui révèle alors sa précarité. Dans les sociétés premières au contraire, qui ne connaissent pas notre échange intime, l'union matrimoniale est totale. C'est la constitution d'un tout indéfectible, qui transcende les individus.

Le célibat intolérable

C'est pourquoi l'idée même de célibat est contre-nature. Quand le fait se produit malgré tout, il est ressenti comme intolérable, et chacun s'active pour dissimuler ce dangereux non-sens, ou le faire disparaître en mariant de force l'infortuné récalcitrant. Chez les Chagga d'Afrique orientale, quelques cas ont été relevés d'hommes craignant le contact des femmes et refusant le mariage. Problème si grave que le chef s'en mêle et fait enlever une fille jusque-là délaissée. « Il n'y a donc pas de statut plus anormal,

plus décrié, plus hostile au corps social que celui de célibataire » (Héritier, 1996, p. 244).

Certains (très rares) irréductibles parviennent toutefois à maintenir leur célibat. Ils sont alors suspectés de maléfices, qualifiés d'esprits mauvais, et l'ordre du monde est rétabli par leur exclusion. Le veuf connaît une situation un peu moins problématique, ayant déjà été marié. La veuve par contre n'est guère mieux considérée que la femme célibataire. Car la vie hors mariage des femmes est encore plus impensable et insensée que celle des hommes (Flahault, 1996). Bien sûr les femmes célibataires sont pires que les veuves. Dans la Chine impériale, les vierges mortes sans hommes sont des « démons froids » (Héritier, 1996, p. 243) si dangereux que même les autres démons s'écartent de leur chemin. Mais l'anormalité est si forte pour la femme que les veuves ne peuvent bénéficier de la tolérance qui entoure les veufs. Chez les Ojibwa, elles vivent un deuil de trois à quatre ans, isolées, non peignées, vêtues d'oripeaux et couvertes de cendres. Dans la tradition indienne, elles n'ont plus droit au lit conjugal et dorment à même le sol, se nourrissant de façon frugale et menant une vie solitaire et effacée. Elles ne peuvent véritablement reprendre rang que par la mort, en se faisant brûler vives sur le bûcher funéraire de leur mari (Weinberger-Thomas, 1996).

Great Buffalo Woman

Pourtant quelques individus ne se conformèrent pas à l'obligation matrimoniale. Souvent malgré eux : des infirmes et autres disgraciés du destin ne pouvant accéder à la normalité du modèle, et discrètement pris en charge par la communauté. Parfois de façon plus volontaire, bravant les interdits : des déviants vite accusés d'entretenir commerce avec les démons. Il s'agissait surtout d'hommes, qui certes se disqualifiaient par leur célibat, mais dont l'attitude, moins dangereuse pour l'ordre social, était davantage tolérée que le célibat féminin. La femme seule, non seule-

ment n'était rien sans la communauté (comme l'homme seul), mais de plus n'était rien sans un homme : le célibat féminin était doublement intolérable.

Les quelques femmes qui s'y aventurèrent durent donc ruser et faire preuve de compétences exceptionnelles, comme Great Buffalo Woman chez les Indiens Ojibwa, dont Françoise Héritier (1996) signale l'histoire. Elle dut apprendre à se suffire à elle-même, et pour cela atteindre au statut d'homme en respectant les règles de la chasse. Tout en demeurant femme, elle devint, socialement, un homme véritable.

Inversement les hommes célibataires développèrent rarement leur part féminine et furent plutôt pris en charge par les femmes de leur famille. La seule tâche culinaire à laquelle ils pouvaient se livrer sans déchoir avait rapport au feu, vieux symbole masculin opposé à l'eau. Donc ils grillaient de la viande : certains gestes d'aujourd'hui comme la spécialité masculine du barbecue du dimanche ont une mémoire longue !

Paradoxalement, et malgré l'adversité, les premières femmes célibataires avaient donc réussi à développer une autonomie plus large que celle des hommes. Mais ces cas furent des exceptions. Le modèle restait la subordination de toute femme à un homme. Les célibataires hommes, quoique moins rares, furent aussi des exceptions. Car le mariage était à la base de l'ordre social, dans des sociétés fondées sur la notion d'équilibre. Pourtant, un jour, cet équilibre vint à être rompu.

Le premier célibat légitime

Le rêve eut été de pouvoir raconter en quelques mots simples l'enchaînement de faits qui nous a menés à la vie en solo d'aujourd'hui. Hélas, c'est impossible. Il aurait fallu que je sois historien alors que je ne suis qu'amateur d'histoire. Il aurait fallu que ce travail ait déjà été ébauché par d'autres alors qu'il est encore

en friche, réduit aux marges de sujets voisins mieux traités, tels la sexualité ou le mariage (Flandrin, 1981 ; Duby, 1995 ; Bologne, 1998).

Que faire ? Commencer au XIX^e siècle ? Mais tant de choses se sont passées avant, dont nous avons quand même des bribes de connaissance. J'ai préféré essayer de les dire, bien que je ne puisse raconter comme je l'aurais rêvé. Que les historiens qui parcourront ces lignes aient la générosité de les lire avec bienveillance.

Les religions les plus purement contemplatives et intégratrices furent celles des débuts : l'histoire des croyances peut être vue comme une lente et progressive mise en mouvement du social. Marcel Gauchet note une première rupture importante avec l'apparition de l'État, vers 3000 avant notre ère. « Là commencent proprement nos cinq mille ans d'histoire-croissance » (1985, p. X). Nouvel événement crucial, quand de la Perse à la Chine et de l'Inde à la Palestine, se forme l'idée d'un dieu unique, grosse de bouleversements à venir, car préparant les conditions d'un rapport personnel avec le divin. Mais c'est le christianisme qui introduit la révolution décisive, en opposant le ciel et la terre, et en enjoignant chacun à agir de telle sorte qu'il puisse lui-même gagner son salut éternel. Le destin n'était plus irrémédiablement et collectivement scellé, le projet individuel était introduit dans la vie des hommes, ouvrant une « fracture dans l'être » (Gauchet, 1985, p. 47). Incitant à la réflexion sur soi.

L'essor de l'individualisation ne se confond pas avec celui du célibat. Le premier touche l'ensemble de la société alors que le second se fixe sur une catégorie de personnes. Pourtant, à l'origine, il est indéniable que le célibat, et même la solitude, jouèrent un rôle essentiel. Il fallait se séparer du monde pour pouvoir le penser. Louis Dumont (1983) analyse ainsi comment les ermites furent des précurseurs de la modernité, en explorant le commerce personnel avec Dieu, par la vertu de l'isolement.

Dans l'optique qui nous intéresse ici, le fait le plus important est que pour la première fois dans l'histoire (à travers de vastes débats qui agitèrent l'Église), une forme de célibat devenait légitime, libérant la créativité individuelle. Les intellectuels les plus novateurs par exemple revêtirent souvent la bure monastique. Érasme, qui révolutionna son temps, parvint à réaliser son œuvre parce qu'il était moine. Seul (c'est la racine étymologique du mot moine), dans un corps à corps permanent avec ses idées, voyageant à travers l'Europe, s'inscrivant dans des groupes de discussion passionnés.

La Pucelle en habits d'homme

La mise en mouvement de la société ne produit pas que des héros et des génies, au sommet lumineux de la société. Une autre modalité de célibat se développe tout en bas, dans les profondeurs sombres rejetées par le monde organisé. Du côté des femmes, se profilent les figures de la prostituée et de la sorcière. Du côté des hommes, dans l'univers de la forêt et des landes, les charbonniers et les brigands semblent côtoyer aussi les forces maléfiques (Castel, 1995). On remarque également d'autres personnages équivoques : de misérables chevaliers errants, des cadets de famille sans terre, disponibles pour toutes sortes d'aventures, des étudiants et des religieux interlopes. Sont-ils en haut ou en bas ? Souvent l'indécision est de mise, car la suite de leur existence peut s'écrire dans l'un et l'autre sens. Illustrant déjà une composante très actuelle des trajectoires de vie en solo : leur caractère profondément contradictoire.

Jeanne d'Arc représente de ce point de vue un véritable cas d'école. Pauvre bergère sans instruction tenant des propos étranges, son destin le plus probable était d'être marginalisée, ou brûlée comme sorcière avant d'avoir le temps d'inscrire son nom dans l'histoire (ce qui faillit lui arriver : plusieurs fois elle fut traitée de folle ou suspectée de satanisme et subit des exor-

cismes). Au lieu de cela, elle parvint à dérouler un des itinéraires de mobilité sociale les plus étonnants qui soient : passer du statut de simple bergère à la plus haute fonction militaire (conduire les armées du roi) ! Par quels moyens ? Une intime conviction inébranlable et un célibat radical (allant jusqu'à la pureté virginale). Comme Érasme, Jeanne n'aurait pu accomplir ses exploits si elle avait dû jouer un tout autre rôle domestique et se dévouer aux soins d'une famille. Au contraire elle ne vécut (avec une passion extrême) que pour ses idées, investit corps et âme dans le destin qu'elle imaginait, et qui se réalisa. Qu'elle réalisa. Souvent très seule, affrontant l'hostilité environnante, protégée par la force de sa réflexivité, ses voix intérieures.

Une fois, Jeanne (qui pourtant n'avait pas tremblé sous la torture) hésita, le 24 mai 1431. Trois jours plus tard, par fidélité à ses voix, elle se ressaisit. Et pour le manifester avec vigueur, revêtit à nouveau ses habits d'homme (Le Goff, 1985). Il est troublant de constater qu'en ces temps anciens les trajectoires féminines d'autonomie les plus spectaculaires durent composer avec les attributs masculins. En ce monde dominé par les hommes, il fallait que Jeanne (comme *Great Buffalo Woman* et plus tard *George Sand*) soit un peu homme pour être une femme au-dessus du commun. D'où cette figure étrange, cette identité totalement atypique de vierge en armure. Sous l'angle du développement historique des trajectoires de vie en solo, Jeanne perd au contraire son étrangeté. Extrémiste, certes, douée d'une volonté et d'une force inhabituelles. Mais pas bizarre : pionnière.

Ces quelques lignes pourront paraître iconoclastes voire sacrilèges à qui se forme une autre image de Jeanne d'Arc. Qui, plus que tout autre, a fait l'objet de nombreuses tentatives de récupération idéologique (Le Goff, 1985). Je pense que c'est surtout l'absence d'une histoire du célibat qui rend ces propos surprenants : bien des biographies pourraient être revues sous un angle complètement différent avec le célibat comme clé d'analyse. Mais cette histoire (c'est sans doute la raison pour laquelle elle n'existe

pas encore) est difficile à écrire. Car le célibat est lié de façon intime à un processus beaucoup plus large et complexe : l'individualisation de la société.

Le face-à-face avec soi

Tout au long de ce livre, je traiterai de deux questions liées entre elles et cependant distinctes. Le célibat, bien sûr, surtout dans sa forme moderne, la vie en solo. Mais aussi le mouvement plus général dans lequel il s'inscrit, et dont il n'est qu'une manifestation, l'individuation du social. Louis Dumont (1983) a dessiné les grands traits du modèle primordial dont il se dégage progressivement, celui de la société holiste, où l'individu est une simple partie de la totalité qui l'englobe : l'avenir est un destin fixé d'avance, la vérité et la morale sont imposées collectivement, l'identité personnelle elle-même est définie par la place occupée dans le groupe.

Notre société ouvre une autre perspective, totalement inverse : un centrage sur l'individu, incité à s'auto-définir, sommé de choisir, choisir, et choisir encore, à chaque instant, dans tous les domaines. Choisir sa vérité, alors que l'offre de réponses possibles, vulgarisées par les médias, ne cesse de devenir plus abondante et contradictoire ; y compris à propos des gestes les plus simples de la vie quotidienne autrefois transmis par la tradition. Choisir sa morale, dans un univers très large de valeurs n'excluant qu'un petit groupe d'interdits. Choisir ses liens sociaux, et constituer son capital de relations, ce qui exige désormais un travail et une compétence (qui n'est pas distribuée au hasard sur l'échiquier social). Imaginer son futur, et intervenir selon des scénarios et projets, rendant ainsi caduque l'idée de destin. Enfin définir et construire soi-même sa propre identité, ne laisser à personne d'autre, surtout pas à la société, le soin de dire qui l'on est et qui l'on sera. Cette invention du présent et de l'avenir implique nécessairement un travail intérieur, un face-à-face avec soi, une réflexivité. Ce qui ne